

L'enseignement supérieur nous montre la voie

par

R. Poitrenaud

Nous retraçons ici les grandes lignes de la réforme de l'École des Mines de Nancy, telle qu'elle a été exposée par son Directeur M. Bertrand Schwartz au cours du Congrès du Cercle de Recherche et d'Action Pédagogiques à Lyon (31 octobre-1^{er} novembre 1965). Ces grandes lignes pourraient servir de base à une réforme de l'enseignement secondaire.

Ce qui fait la force de persuasion de Monsieur Bertrand-Schwartz, c'est qu'il vient, avec des mots simples, directs et précis nous dire : « *Voilà ce que j'ai réalisé* ».

Son exposé, qui dura près de 4 heures, nous permit de prendre conscience de ce que doit être un enseignement moderne dans le monde de 1965.

Ce ne sont pas tellement les idées qui nous ont frappés, nous n'avons rien entendu d'autre que ce que Freinet répète inlassablement depuis 40 ans.

Ce qui nous a paru extraordinaire, c'est que l'exemple nous vienne d'une des plus « Grandes Ecoles » de France où les buts sont bien précis — former des Ingénieurs des Mines — où les élèves arrivent avec, sur les épaules, le poids de 12 ans d'enseignement traditionnel et, dans la tête, ce qui reste du fatras de connaissances accumulées pour passer l'un des plus difficiles concours de France, concours qui représente une fin en soi.

Nous avons admiré la lucidité et le courage de ce Directeur, qui, seul contre tous, professeurs et élèves, a entrepris d'effacer ces 12 ans de conditionnement intellectuel et de former en 3 ans des hommes autonomes, non dépendants, capables de se situer par rapport aux autres, en deux mots des hommes disponibles, des hommes de demain.

« *L'unique objectif du professeur est de faire son cours* », dit Monsieur Bertrand-Schwartz, qui condamne avec vigueur le cours « *ex cathedra* ».

« *Le but de l'École ne doit pas être, dit-il, une accumulation de connaissances ; l'objectif fondamental doit être d'apprendre à utiliser les connaissances* ». Connaissances, d'ailleurs, qui ne s'acquièrent pas à l'École mais à même la vie, pendant, et surtout, après la scolarité. « *Moins on en fera quand ils sont jeunes, dit-il encore, et mieux ce sera* ».

L'objectif étant de former des hommes autonomes et disponibles, que doit-on apprendre à l'École ?

Pour savoir utiliser les connaissances, il faut :

— *Apprendre à poser les problèmes* : à l'école, les problèmes sont toujours faussement posés. Le fait qu'il n'y ait aucun lien entre les calculs théoriques et la vie concrète rend ces calculs inutiles.

— *Apprendre à se documenter soi-même* : il faut éviter les méfaits de l'excès de documentation.

— *Apprendre à observer* : on peut observer n'importe quoi à condition de ne pas mélanger observation et connaissance et d'éviter la saturation.

— *Apprendre à faire des synthèses*.

Le problème majeur de l'homme étant la communication avec les autres, l'école doit développer les moyens d'expression en constante liaison avec les problèmes de la vie. « *Il est inutile de faire du laïus psycho-sociologique à des jeunes qui n'ont pas vécu* ».

Enfin, il est indispensable de développer l'imagination.

Ainsi, le but même de l'école est la culture, non pas la culture générale car, dit M. Schwartz : « *Il faut choisir entre ce qui est général et la culture, une culture rattachée à la vie* ».

Les objectifs étant définis, examinons rapidement les moyens utilisés :

— *Suppression des leçons et du cours « ex cathedra »*. Le temps de parole du professeur est ramené à une demi-heure par jour dans une séance de 3 h 30 où le maître pratique la leçon a posteriori, où les exercices sont effectués en petits groupes, où le travail est contrôlé par auto-évaluation. De ce fait, les relations maître-élèves sont radicalement changées. Le professeur devient un animateur et on comprendra facilement les bouleversements que cela suppose dans la formation des maîtres.

La tendance actuelle serait de s'orienter vers une formation commune, à la fois culture littéraire et culture mathématique, non pas juxtaposées mais imbriquées l'une dans l'autre, les mathématiques modernes permettant cette imbrication.

Cette formation supprimerait les spécialisations abusives, l'enseignant n'a-

yant plus à dispenser des connaissances mais à animer des groupes de travail.

— *Suppression des notes et des examens*. Dans l'enseignement traditionnel, le diplôme est l'élément dominant la vie pédagogique et c'est un élément néfaste car diplôme signifie programme national et de ce fait, supprime la liberté.

Suivre un programme est anti-pédagogique. Il faut remplacer programme par progression.

— *Diminution du temps de présence à l'Ecole* : 22 h 30 par semaine avec travail en dehors de l'Ecole à l'aide de documents semi-programmés. Cela a entraîné des coupes sombres dans les enseignements antérieurement dispensés.

On en arrive à ce fait que, dans une des plus grandes Ecoles Scientifiques de France, 50% de l'enseignement n'est pas spécifiquement scientifique, qu'on y étudie les langues avec le magnétophone, l'art dramatique, les enquêtes, les conduites de réunions avec alimentation constante par les problèmes de la vie, en quelque sorte une Ecole où les élèves *participent et agissent*.

Monsieur Schwartz a terminé sa conférence par un cri d'alarme. Son expérience des cours d'adultes lui permet d'affirmer que la France est « analphabète », c'est-à-dire que l'enseignement traditionnel a fait faillite.

Les adultes ont, en majorité, oublié les connaissances que l'école voulait leur dispenser et ils n'ont pas appris à utiliser celles qu'ils ont acquies hors de l'école.

Les adultes sont donc essentiellement dépendants et incapables de se reconvertir.

Il est temps que les enseignants entendent ce cri d'alarme et prennent conscience de leurs responsabilités.

R. POITRENAUD